

PRÉSENTATION

Enseigner à des publics lointains n'est plus désormais une exception : les mobilités géographiques, professionnelles ou non, sont croissantes depuis une cinquantaine d'années, et parallèlement la scolarisation a crû, de même que les parcours de formation continue, le tout dans un grand brassage de populations issues de langues, cultures, milieux variés, malgré des efforts continus de la part des milieux aisés en vue de préserver leur entre-soi. Pour le cas précis des universités, elles accueillent désormais des publics non ou peu familiers de la culture universitaire académique française ou francophone, que ce soit en présentiel ou à distance. Voilà le mot « distance » lâché, il se pourrait bien qu'il soit le prochain grand défi des universités à (désir de) visibilité mondiale en vue d'attirer des... étudiants, des clients, des usagers de leurs plateformes et cours à distance ; sans oublier l'autre grand défi de la cohésion sociale et scolaire autour de langues et valeurs partagées. Ainsi s'explique le choix de la thématique du présent numéro. Le parcours au fil des articles vous convie à un voyage vers des lointains parfois tout proches, « chez » nous » par la grâce des technologies à distance (et pas seulement), puis l'Amérique, et l'Asie, plusieurs pays, avec une escale à La Sorbonne Abou Dhabi, avant de revenir par l'Europe du Nord.

Le premier article s'attache à *définir la distance*, en particulier dans l'enseignement à distance d'aujourd'hui, afin de repérer ce qui doit évoluer dans les pratiques d'enseignement et d'apprentissage par rapport aux habitudes de l'enseignement en présentiel ; puis il s'interroge sur les questionnements intellectuels et sensibles utiles aux partenaires de cet enseignement à distance, qui sont, outre les enseignants, des étudiants du monde entier ayant le français en partage (ou désirant l'avoir) : il est indéniable alors qu'il faut relier la préoccupation de méthodologie de l'enseigner ou de l'apprendre à la prise en compte des publics, leur(s) langue(s), leur(s) contexte(s) tels qu'ils sont réinterprétés par chaque étudiant dans son parcours propre. Pour cela, une sémiologie paraît adaptée, davantage qu'une sociodidactique qui, si elle peut compter sur les passerelles entre sociolinguistique et didactique, peine à prendre en compte la singularité de chaque étudiant, puisque apprendre, faire une recherche restent des aventures individuelles. Alors sont assumées les dimensions que Saussure nommait psychologiques, et Peirce, sémiotiques.

Dans l'article suivant, C. Sagnier pose également la question des contextes et *d'une didactique de la cognition située*, autour de l'apprenant et de son processus d'apprentissage ; elle le fait à partir des travaux sur les stratégies d'apprentissage développés depuis une vingtaine d'années, et qui ouvrent sur les questions importantes de métacognition permettant à l'apprenant une régulation de son apprentissage sur des bases introspectives pouvant ouvrir avec profit sur une métacognition partagée, y compris avec l'enseignant. Justement, Nathalie Charvy, dans l'article qui suit s'intéresse à *l'offre langagière de l'enseignant* à partir de plusieurs recherches sur les interactions langagières enseignant-élève en maternelle (enfants non locuteurs natifs). Il apparaît que les caractéristiques de l'offre langagière de l'enseignant, préalablement établies dans une recherche précédente et nécessaires pour l'évolution langagière des élèves, valent autant pour les élèves locuteurs natifs que non natifs, et de cultures souvent éloignées de la nôtre ; et que le recours au récit, avec sa part d'universalité, motive à apprendre à parler le français, langue de l'école. À cette lecture, on ne peut que s'interroger sur notre offre langagière avec nos publics, c'est une riche interrogation qu'il faudrait sans doute considérer avec sérieux, y compris à l'université, car plusieurs options coexistent actuellement : certains enseignants vous disent veiller à être compris de tous (et parfois, même d'étudiants locuteurs natifs) en simplifiant leurs lexique et syntaxe, d'autres protestent qu'ils ne faut pas céder sur la richesse et la précision du langage mais plutôt veiller à reformuler, d'autres encore, ne parler que pour ceux qui peuvent suivre. Peut-être convient-il de porter une attention plus forte à notre langage en situation et d'insérer des incises de réflexion sur la langue, de façon à renforcer l'intérêt, les connaissances et le sentiment linguistique des étudiants ?

Continuant avec le recueil et l'étude *d'interactions langagières d'élèves nouvellement arrivés en France sans maîtrise suffisante de la langue française* (interactions recueillies dans la classe et, ce qui est bien plus rare, en périmètre scolaire mais hors la classe), Narajan Alex Laurence repère les phénomènes d'appropriation linguistique et communicative de ces élèves venus de loin et souvent dans des conditions difficiles, montrant que le hors classe rejoue et prolonge les acquis de la classe et qu'il conviendrait de tenir compte de phénomènes mis ainsi en évidence.

Nathalie Cotton s'intéresse à *la contextualisation des manuels* de FLE (français langue étrangère) pour des étudiants (et parfois des professeurs) très éloignés culturellement et géographiquement des lieux de production de ces manuels (ici, Taiwan). Elle le fait en analysant les documents

iconiques de quelques méthodes et en recueillant les représentations des étudiants sur la France et les Français lors d'une enquête par questionnaires, puis elle relie le tout à des propositions didactiques de contextualisation heureuse des manuels. En Malaisie, à l'université, Hélène Girard développe après enquête l'idée que, pour des étudiants ingénieurs scolarisés en anglais, une triple distance doit être franchie : celle de la première expérience, celle imaginée ou réelle qui sépare les technologies des humanités et celle, observée, qui sépare l'approche scolaire des langues dans les mondes francophones et anglo-saxons.

Françoise Abdel Fattah, elle, explore les représentations, les motivations et les parcours des étudiants arabophones qui viennent *étudier à la Sorbonne Abou Dhabi*, et montre quelle est l'ampleur du défi à relever pour réussir sa Licence, les motivations qui en font façon, et aussi les initiatives des enseignants de français de cette université dont elle fait partie. On le voit, la distance dans l'enseigner-apprendre se déploie de la maternelle à l'université. Pour Agnès Pernet-Liu, le terrain de questionnement et de recherche est la Chine, et plus précisément *l'écriture de mémoires de recherche en français par des étudiants chinois* : comment s'approprient-ils les codes universitaires français, comment les croisent-ils avec les leurs ? L'analyse de la citation et des discours citants est pour cela un excellent observatoire, aux résultats prometteurs.

Enfin, l'article de Jonathan Durandin « boucle la boucle » (ce qui ne signifie pas que le tour de la question est effectué, loin de là) en s'intéressant à la « *bonne distance* » *enseignant-apprenant*, que ce soit en présentiel ou dans un dispositif d'enseignement à distance, celle qui permet d'apprendre, en devenant de plus en plus autonome, capable de se connaître, de réguler son apprentissage, et d'organiser des transferts entre acquis de domaines différents ; cette élaboration est ensuite confrontée à une recherche de terrain, en Lettonie, sur les représentations des professeurs et étudiants lettons quant à l'apprendre et l'enseigner, ce qui mène l'auteur à faire émerger l'importance des enjeux liés à la réalité du contexte de la formation pour ces deux acteurs de la relation de l'apprendre-enseigner.

Marie J. Berchoud
Université de Bourgogne
TIL, EA 4182